GOGOGO FILMS, DESELBY PRODUCTIONS PRÉSENTENT

L'HISTOIRE VRAIE DE LAURENCE DUBOIS

L'oeil du Tigre

un film de
Raphaël Pfeiffer

GOGOGO FILMS, DESELBY PRODUCTIONS PRÉSENTENT

L'œil du Tigre

un film de Raphaël Pfeiffer

France • 2018 • Format : Scope • Son : 5.1 • Visa: n° 149305 • Durée : 1h18

SORTIE LE 19 DÉCEMBRE

DISTRIBUTION

REZO FILMS

11, rue des Petites Ecuries
75010 Paris
Tél : 01 42 46 96 12

Matériel presse et publicitaire téléchargeable sur : www. rezofilms.com

RELATIONS PRESSE

Marie Queysanne
Assistée de Sara Bléger
113, rue Vieille du Temple – 75003 Paris
Tél : 01 42 77 03 63
marie@marie-q.fr / sara@marie-q.fr

SYNOPSIS

Laurence vit au cœur de la Mayenne avec son mari agriculteur et ses deux garçons. Son rêve, devenir championne de Viet Vo Dao, un art martial vietnamien. Mais ce n'est pas une mince affaire, surtout quand on n'a jamais fait de sport, qu'on aime faire la fête et qu'on a perdu la vue il y a plus de quinze ans.

ENTRETIEN AVEC RAPHAËL PFEIFFER

Quel a été votre parcours avant ce film ?

J'ai réalisé différents films, des clips, un film coréalisé avec l'artiste Benoît Maire, qui a été montré au Palais de Tokyo, des films expérimentaux. J'ai aussi travaillé comme monteur. J'ai notamment travaillé sur l'importation des films de propagande soviétique aux États-Unis pendant la seconde guerre mondiale, à partir de MOSCOW STRIKES BACK, ce documentaire soviétique qui a obtenu l'Oscar en 1943. La question de la représentation du réel à l'écran m'intéresse beaucoup. L'ŒIL DU TIGRE est mon premier long-métrage.

Comment l'idée en est-elle venue ?

Un ami m'a présenté Laurence Dubois, et faire un film avec elle s'est imposé comme une évidence. C'était un moment où je réfléchissais à la forme documentaire. Je pensais à un portrait d'une dizaine de minutes. Mais j'ai vite compris que Laurence était un personnage plus riche, plus intéressant que ce que l'on peut imaginer au premier abord. Le sport était un peu secondaire, il y avait chez elle quelque chose de fascinant, notamment dans son rapport à sa famille. Cela touchait à des thèmes qui dépassaient le quotidien d'une personne en situation de handicap. Il fallait creuser, il fallait rester, filmer.

Vous avez passé beaucoup de temps auprès d'elle ?

La première fois que je suis allé en Mayenne, c'était il y a trois ans. Elle habite avec son mari et ses enfants près d'un village : Vautorte. J'étais venu deux jours : une première journée sans caméra, une seconde où je filmais un peu, pour voir comment ça allait se passer. Et puis je suis revenu, et chaque séjour a duré plus longtemps : deux jours, trois jours, une semaine. C'est là que je me suis rendu compte que je voulais la suivre sur un temps plus long. Une dynamique naturelle s'est installée : j'étais en immersion, parfois je filmais deux jours d'affilée, parfois j'en passais quatre sans filmer. Un rapport humain s'est installé.

La familiarité ne risquait-elle pas d'influer sur le sujet ?

Je ne crois pas à l'objectivité dans la forme documentaire. Laurence n'oublie jamais la présence de la caméra. On ne montre pas qu'elle ne voit pas, on montre une interaction. La caméra est comme une sorte de catalyseur. Je me souviens que Jean Rouch en parlait quand il filmait

les rites de possession : quand la caméra était là, les transes étaient plus fortes. Évidemment, ça n'a rien à voir ici, mais c'est comme si la caméra révélait quelque chose qui n'était pas visible.
Laurence a complètement intégré le fait qu'elle était filmée : elle est sur une scène, elle a envie de s'exprimer, de laisser une trace. Bien sûr, son comportement est changé par le tournage, mais le film raconte autant son histoire que notre interaction. Notre relation a évolué au fil du temps. Au début, il y a une sorte de gêne réciproque : Laurence n'osait pas trop parler. Mais elle avait envie de ce film et, passée la phase d'apprivoisement, c'est une aventure que l'on a vécue collectivement.

Au fond, qu'est-ce qui vous a intéressé le plus chez elle ?

Son rapport à sa famille. Je retrouvais dans sa manière d'élever ses enfants des aspects de mon propre rapport avec mes parents. La dynamique avec son mari, notamment. Je trouvais intéressant qu'elle soit une figure forte, mais qui n'écrase pas son mari pour autant. Philippe présente un modèle de masculinité intéressant : il est très amoureux, il la soutient. Il sort de tous les clichés machistes en fait, il laisse une grande place à sa femme parce qu'il l'aime.
Je suis aussi très touché par le rapport de Laurence à ses deux enfants, au fait d'avoir un chouchou, par exemple. C'est naturel d'être plus tendre avec son enfant le plus jeune, mais elle est aussi présente avec l'aîné, qui grandit, qui entre dans un début de rébellion adolescente. Mais le handicap de sa mère a rendu Lucas plus mûr, plus empathique : il y a une grande gentillesse chez lui, même s'il ne le montre pas. Il prend toujours soin à ce qu'il n'y ait pas d'obstacle sur le chemin de sa mère.

Dans quelle situation économique vit cette famille ?

Leur vie n'est pas facile. Ils ont une toute petite ferme, une dizaine de vaches, dont ils vendent le lait. Leur famille les aide un peu. Mais Philippe, le mari de Laurence,

n'a jamais un week-end. Quand ils partent en vacances, ils vont dans un camping à trente minutes de la ferme, pour qu'il puisse quand même aller traire ses vaches et retrouver sa famille le soir.
Mais, pour moi, ce n'était pas le propos : mon sujet, c'est Laurence. Je me suis laissé guider par elle, comme si les rushes avaient une direction dans laquelle ils voulaient m'emmener. Vers un équilibre entre le sport, la vie familiale, la ferme.
C'était important pour moi de faire un film sur des personnes de situation sociale modeste sans rentrer dans des problèmes d'argent.

C'est presque comme si le handicap de Laurence avait provoqué une sorte d'harmonie familiale…

Il a créé un équilibre. Oui, Laurence est en situation de handicap, cela fait partie intégrante de ce qu'elle est. Elle a par moments besoin d'assistance, tout en refusant une position de victime : elle est fière de ne pas utiliser de canne chez elle. Mais si on a de l'empathie pour elle, ce n'est pas à cause de son handicap, d'ailleurs on l'oublie parfois quand on est avec elle. Elle me disait que dans son école pour non-voyants, on lui avait appris à regarder les gens dans les yeux quand on lui parlait. Elle vous regarde, elle est très expressive, très émotionnelle. Ce n'est ni un film sur le handicap, ni un film sur le sport : c'est un film sur une femme exceptionnelle, qui a eu une vie très difficile, qui a traversé beaucoup d'épreuves et qui, parce qu'elle est rayonnante, est une source d'inspiration permanente.

C'est aussi un film sur la bonté : sa présence rend les autres meilleurs…

Absolument. C'est ce qu'elle fait ressortir chez son mari, qui, deux à trois fois par semaine, l'accompagne à son entraînement, passe une heure et demie à la regarder, puis la ramène. Je n'ai pas l'impression qu'il voit ça comme un devoir. Laurence crée des dynamiques très positives, fait ressortir l'idée d'être bon.

Pourquoi ne pas lui avoir demandé de raconter davantage sa vie ?

C'est un choix. Je ne voulais pas d'excuses ou d'explications, je ne voulais pas donner de clés de compréhension, qui au fond auraient été réductrices. Pour moi, tout est dit, l'approche est immersive, pas besoin d'étalage d'informations dramatiques. L'expérience du film doit se rapprocher d'une rencontre avec des amis : quand on va passer le week-end chez des gens, quand on rencontre quelqu'un, on n'a pas besoin de CV, les gens ne racontent pas forcément leur vie. Ou alors, incidemment, une fois qu'on les connaît mieux, on rentre avec eux un soir, à pied, et là ils racontent quelque chose de profond sur leur passé. Et c'est la fin de l'histoire, cela ne modifie pas sensiblement une relation qui s'est déjà créée.

Donc, la discussion sur sa cécité, avec le jeune karatéka, Hugo, n'est pas une demande de votre part ?

Pas du tout. En fait, Laurence est née avec un glaucome et des yeux très fragiles, en sachant très vite qu'elle ne les garderait pas toute sa vie. À 17 ans, elle perd son premier œil. Elle perd progressivement l'usage du second sur une quinzaine d'années, et à 33 ans elle perd complètement la vue. Et là, enfin, elle peut faire le sport qu'on lui avait interdit à cause de sa fragilité oculaire.

Laurence a toujours été fan des sports de combat, des films d'action, elle connaît par cœur la filmographie de Sylvester Stallone ! C'est une héroïne des années 80, d'où le titre du film. Elle symbolise cela dans son rapport à la victoire, au succès, elle a intégré pas mal d'éléments de narration de ces films-là. Elle est aussi très coquette, mais son sens de la mode s'est arrêté quand elle a perdu la vue : elle se teint les cheveux en rouge, elle porte le manteau qu'on voit dans Matrix, etc.

Le Vovinam Viet Vo Dao, l'art martial qu'elle pratique, a-t-il réellement constitué une thérapie ?

C'est très constitutif de son identité : chez elle, il y a des médailles partout, elle accroche fièrement tous les articles qu'on lui a consacrés. C'est partie intégrante de sa vie : elle fait quelque chose qu'elle n'aurait pas pu faire avant, elle y obtient une reconnaissance qui lui permet de surmonter des moments plus durs. Parce qu'il lui arrive d'avoir des moments de tristesse liés à son handicap, même si elle vit globalement bien avec.

La perception des autres a évolué. Laurence a d'abord suscité la curiosité : une femme non voyante qui s'entraîne dans un dojo, ce n'est pas courant. Aujourd'hui, elle est une porte-parole des questions liées au handicap au sein des instances de son sport. Elle est très soutenue par son club et elle s'y engage énormément : par exemple, elle aide un enfant autiste à faire du sport.

Comment s'est organisé le tournage ?

J'ai fait plusieurs sessions qui ne dépassaient pas deux semaines. J'habitais à la ferme, ou chez un voisin. J'ai choisi le format Scope pour plusieurs raisons : c'était une évidence que les grands paysages devenaient majestueux en Scope, qu'ils prenaient du sens, ils m'évoquaient aussi le western.

Le film a été tourné avec des Red, qui sont de grosses caméras numériques : on a filmé sans éclairage, il y a une grande résolution qui permet de tourner en basse lumière, et une grande richesse dans le contraste. Mais la lourdeur de la caméra, qu'on ne peut pas tenir à la main, nous forçait à nous rapprocher d'une prise de vues de fiction : on ne peut pas s'agiter, si l'on choisit de filmer quelqu'un, on est obligé de rester sur lui, même s'il se passe quelque chose ailleurs…

Au fond, filmer quelqu'un de non-voyant pose aussi des questions de cinéma…

Oui, c'est un sujet qui a guidé les prises de vues et le travail sur le son : pour Laurence, tout est hors-champ tout le temps. Quand elle est filmée en plan fixe, elle prête attention à tout ce qui se passe autour d'elle, elle est dans un état permanent d'activité. Un gros plan sur elle raconte ça. En fait, sa cécité m'a mis sur des pistes de réalisation. Je me suis imposé de faire de

très longues prises de vues sur son visage et de ne pas filmer les autres personnes autour d'elle. Beaucoup de séquences sont ainsi en plan fixe, sur un point de vue figé, sur une écoute.

Et aussi des contrechamps sur la ferme ou les vaches…

Ces contrechamps disent la présence de la vie autour de Laurence, une présence animale et végétale. Je ne veux pas intellectualiser, mais ils constituent une narration parallèle sur un registre plus sensoriel. Comme une sorte de contrepoint, une réponse à l'émotion. Ce ne sont pas des plans généraux de contextualisation, ce ne sont pas des pauses rythmiques, plutôt des prises de distance soudaine : Laurence est au centre du film, mais elle n'y est pas seule, il y a une vie qui continue autour d'elle et sur laquelle elle n'a pas d'influence. Un peu comme dans certains films japonais où une utilisation des saisons ou de la pluie font comme un écho, une lecture parallèle à l'action. Ces séquences ont une puissance sensorielle qui me touche énormément.

Quelles limites se fixe-t-on quand on rentre ainsi dans l'intimité d'une famille ?

On filme des gens constamment dans leur quotidien. À quel moment franchit-on la frontière du voyeurisme, n'est-on plus dans la bienveillance ? La séquence d'anniversaire était compliquée à filmer parce que c'est un moment d'émotion très forte pour Laurence, un moment où elle était particulièrement fragile. Mais, de manière générale, on sent les limites à ne pas franchir, je me suis posé ces questions avant le tournage. Ce qui est encore plus délicat, c'est que Laurence est devenue une amie, elle fait aujourd'hui partie de ma vie. Elle m'a laissé carte blanche sur le montage, je lui ai montré les différentes versions, elle a été elle-même très bienveillante. J'ai une responsabilité énorme par rapport à elle.

Qu'est-ce que vous admirez le plus chez elle ?

Son humour. C'est quelqu'un de brillant, avec un grand sens de la répartie. Je peux être admiratif devant son combat, ses valeurs, mais au quotidien elle me fait mourir de rire, sa gouaille est incroyable. J'aime ces profils un peu rugueux de personnes à la fois touchantes et énervantes, hyper fragiles et super fortes. Il y a quelque chose de direct dans son rapport aux émotions. Quand elle gagne, elle fond en larmes, elle n'est jamais dans la retenue. Elle vit plus intensément les choses que beaucoup de gens que j'ai rencontrés. Son handicap l'a poussée à être exigeante avec elle-même, mais cela ne se réduit pas à ça. C'est quelqu'un qui a un caillou dans sa botte, mais que cela pousse à courir plus vite que les autres.

BIOGRAPHIE

Après des études en mathématiques appliquées aux sciences sociales et des études cinématographiques à l'École Normale Supérieure et à l'École des hautes études en sciences sociales, Raphaël Pfeiffer réalise des films depuis 2009.

Parallèlement à ses projets cinématographiques il poursuit actuellement un cursus de recherche en philosophie des sciences à l'université de Paris 7. Cette approche interdisciplinaire l'a mené à la création de documentaires expérimentaux comme LETRE, co-réalisé avec l'artiste contemporain Benoît Maire et diffusé au Palais de Tokyo, au Musée des Beaux-Arts de la ville de Paris et dans plusieurs festivals dont Tous Courts d'Aix-en-Provence. Son prochain projet STALLONE, co-réalisé avec Fabien Gorgeart, interroge l'idée du déterminisme dans l'oeuvre d'Emmanuèle Bernheim.

Son film THE HEARSE pour le groupe Wampire a été sélectionné dans les sept meilleurs clips de l'année 2013 par la section musicale Noisey du magazine Vice, et le film WHO MAKES ANITA SHAKE! CINECITTÀ a été élu meilleur clip de l'année 2012 par les Inrocks Labs.
Son documentaire LETRE (2015) a été diffusé au Palais de Tokyo, au Musée des Beaux-Arts de la Ville de Paris et dans plusieurs festivals dont Tous Courts d'Aix-en-Provence.

L'ŒIL DU TIGRE est son premier long-métrage.

LISTE ARTISTIQUE

Laurence Dubois

Philippe Dubois

Lucas Dubois

Théo Dubois

Omar Bourfoune

Aurore Landry

Morgane Toin

Jacques Bourboulon

Christelle Moreau

Hugo Cabane

Johann Leleu

LISTE TECHNIQUE

Auteur, réalisateur	Raphaël Pfeiffer
Chef opérateur du son	Olivier Leroy
Assistants opérateur son	Amaury Arboun & Adriano Cerone
Chefs monteur image	Ariane Prunet & Raphaël Pfeiffer
Chef monteur son	Bertrand Larrieu
Mixeur	Mikaël Kandelman
Étalonneur	Yov Moor
Musique originale	Gloria Jacobsen
Directrice de production	Albane de Grailly
Producteurs délégués	Carine Ruszniewski & Raphaël Pfeiffer
Produit par	GoGoGo Films & Deselby Productions
Distribution	Rezo Films

SORTIE NATIONALE EN AUDIODESCRIPTION

La France compte 3,1 millions de personnes déficientes visuelles
dont 210 000 malvoyants profonds et 70 000 aveugles.
Parmi elles, nombreux sont celles et ceux passionnés par le 7e Art qui ne vont plus
ou que très peu au cinéma car encore trop de films ne leur sont pas accessibles.
« L'OEIL DU TIGRE », avec l'aide de la Fondation VISIO, reconnue d'utilité publique,
qui agit pour les enfants et les adultes déficients visuels, et du CNC, sera accessible
en audiodescription complète dès sa sortie en salles le 19 décembre prochain.

GOGOGO FILMS

Liberté • Égalité • Fraternité
RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
Premier ministre
SECRÉTARIAT D'ÉTAT CHARGÉ DES PERSONNES HANDICAPÉES
MINISTÈRE DES SPORTS

CNDS
CENTRE NATIONAL POUR LE DÉVELOPPEMENT DU SPORT

deselby productions

CNC

VISIO
L'INNOVATION NOUS GUIDE

Monster Films

FONDATION MÉCÉNE Mayenne

UNADEV
Union Nationale des Aveugles et Déficients Visuels